

HERVÉ BOUCHARD

# MAILLOUX

---

*Histoires de novembre et de juin*



LE QUARTANIER

Je suis dans l'excavation que les siècles ont  
creusée, siècles de mauvais temps, couché face  
au sol brunâtre où stagne, lentement bue, une  
eau safran.

SAMUEL BECKETT

*Texte pour rien, 1950*

*Ouverture. Où l'on entend Jacques Mailloux  
conter sa première échappée; sa mère monstre;  
son sauvetage à l'aide d'une pelle. Où l'on entend  
ensuite Jacques Mailloux sur les circonstances  
de son premier déguisement.*

J'ai été Jacques Mailloux, comédien de naissance,  
enfant sans drame, dehors tout le temps.

Raconte.

Je me suis échappé d'un traîneau. Les parents le tiraient, prenant plaisir à pied dans une avenue large qui n'était pas la leur, rêvant d'années et de dollars, grisés par la modestie des nombres qu'il leur fallait pour arriver là où ils voulaient arriver. Regards légers qui les atteignaient l'un l'autre au ventre, l'enfant léger dans le traîneau derrière, ils avaient en eux la joie d'être deux tirant l'enfant dans le traîneau derrière. Le pays couvert en novembre de neige, c'était une joie aussi, une joie de commencement. Je me suis débarrassé de la couverture et j'ai roulé dans la neige, les parents tiraient le traîneau, j'allais à quatre pattes dans la direction opposée. Une tache bleue minuscule au loin quand ils se sont retournés et ont vu le traîneau vide si léger

qu'ils tiraient dans la joie d'être deux. Ils ont couru sans inquiétude dans l'avenue large qui n'était pas la leur, laissant là le traîneau, les deux courant vers leur petit, regards légers encore au ventre et la joie qu'on appelle l'amour. Ç'aurait pu être le contraire. Des regards inquiets, une rue étroite, le petit disparu, une horreur bien à eux. Je ne savais ni parler ni marcher, je voyais le sol passer sous moi entre mes mitaines enneigées, je me dépêchais. Jacques Mailloux j'allais à quatre pattes aussi vite que je le pouvais, fuyant le traîneau, seul dans la direction opposée. Le petit maudit, le petit maudit, se disaient-ils chacun pour soi sans que s'altère leur joie biplace, comme il nous fait courir. J'ai bifurqué, j'ai trouvé refuge en dessous d'un char et j'ai attendu, battement de jambes incontrôlable. Quand nous jouions à la maison, c'était pareil, je me sauvais aussi vite que je le pouvais, j'allais trouver refuge en dessous de quelque chose, mon lit à roulettes par exemple, et ma mère Mailloux venait m'attraper, elle me tirait par une patte et me mangeait tout cru. Nous étions dans la cuisine, elle me déposait par terre disant sauve-toé, sauve-toé parce que la mère Mailloux va te manger. Je prenais alors la fuite à quatre pattes, vite, trouver refuge, vite, et elle disait m'as t'manger, m'as t'manger, elle levait les bras au ciel pour donner de l'envergure à son corps de bête. Sous mon lit à roulettes, j'allais agripper la patte la plus éloignée dans le coin du mur, puis ma mère Mailloux commençait son pas, battement de jambes incontrô-

lable, mon excitation grandissant à mesure qu’approchait ma mère Mailloux. Son pas consistait à frapper le sol d’un double coup de chaque pied en rythme régulier plutôt fortement, tout tremblait sous ce pas, et elle avançait lentement, très lentement, tam-poum, tam-poum, tam-poum, tam-poum, les bras au ciel, criant d’une voix aiguë de monstre, où est-ce qu’il est ? où est-ce qu’il est ? où est-ce qu’il est ? J’avais les mains blanches de serrer si fort la patte de mon lit à roulettes, battement de jambes incontrôlable, tout le corps terrifié, le plaisir complet, plus l’attente était longue et plus le plaisir était grand, tam-poum, tam-poum, tam-poum, tam-poum, je me brisais les pieds à battre des jambes comme ça, je me cognais la tête au-dessous de mon lit à roulettes. Quand elle arrivait à la porte de ma chambre, elle s’immobilisait puis se mettait à quatre pattes lentement, sans bruit, en continuant ses questions à voix basse, ma mère monstre cherchait ma cachette, je savais qu’elle la connaissait et qu’elle faisait semblant, je savais qu’allait bientôt s’amorcer, dans un temps court court, l’attaque finale, et je jouissais en silence de cet instant d’attente, ah ! mais je battais des jambes et ma mère monstre fonçait sur moi en criant qu’elle allait me manger tout cru et elle m’attrapait par une jambe et elle tirait, je tentais de rester accroché à la patte du lit mais je finissais toujours par céder, je vais l’manger tout cru, je vais l’manger tout cru ! Je me retrouvais enfin dans ses bras à rire, j’avais eu peur qu’elle ne me

mange pas tout cru, elle l'avait fait, j'étais heureux. Sous le char, je n'ai pu m'accrocher à rien, mais je suis allé m'étendre au milieu, épuisement entier du corps, ils ne pouvaient pas m'atteindre. J'ai fait le mort. J'ai fait le mort et puis ç'a cessé d'être un jeu, c'était trop long. Le père Mailloux m'a poussé du dessous du char à l'aide d'une pelle, la mère Mailloux m'a cueilli de l'autre côté. Elle a secoué la neige de mon habit, elle ne riait pas, le père Mailloux non plus ne riait pas, on a regagné le traîneau, j'ai dormi le reste du trajet.

Raconte encore.

J'ai conté ma première histoire dans un manteau fait pour l'automne, un juin pourtant, c'était un déguisement. Jacques Mailloux, j'étais d'onze et Ouelle de dix, il était avec moi. On a fait l'histoire ensemble, c'était un numéro à deux, un numéro comique lors d'un spectacle de fin d'année, il y avait toutes sortes de numéros. Ouelle et moi avons donné nos noms comme gymnastes. C'était une façon de participer, mais les numéros de gymnastique, quand ce sont des flots de dix et d'onze qui les font, franchement, c'est loin d'être terrible, Ouelle et moi nous le savions, et c'est sans entrain que nous avons donné nos noms. On avait eu une répétition pendant la journée, on avait sauté sur les tapis et sur le trampoline, on avait marché sur les mains, on s'était pendus aux anneaux, on avait sué dans des camisoles blanches, on avait ridiculisé

Postras dont la sienne était jaune, on avait exagéré sur la poudre, monsieur Martineau l'avait dit, c'est pour ça qu'on tombait tout le temps des barres, le manque de grâce flagrant, c'était sûr qu'on ne recueillerait que des applaudissements polis devant de si ordinaires exploits, on était à des lustres de la moindre magie, sauf Cantin peut-être, un peu plus vieux car il avait doublé, dont les prouesses au cheval avaient de quoi épater. Cantin, la gymnastique c'était son idée, et c'est vrai qu'il était bon et c'est vrai qu'il fallait qu'on le voie voler par-dessus le cheval. Mais tous les autres, ça ne valait pas la peine, ça ne serait même pas gênant, on passerait tout à fait inaperçus, des pions dans des camisoles. Le soir, Ouelle vient dans le sous-sol chez Jacques Mailloux et on se dit que la gymnastique c'est bien beau, mais que la fille Poirier et la fille Beaulieu n'allaient certainement pas nous remarquer dans nos costumes de pions ou alors, si elles nous remarquaient, on se dit qu'elles allaient certainement penser comme nous et se dire comme nous combien nous étions des gymnastes insignifiants. On n'éprouvait simplement pas de plaisir à en faire, voilà tout. Et on se dit cela et on cherche chacun pour soi une façon de prendre part au spectacle sans risquer de passer pour des moins que rien à cause des camisoles imposées, des tremblements et autres déséquilibres d'amateurs. Il y avait une table, des crayons, du papier, des grands cartons, nous avons dessiné des bateaux, des avions. C'est Ouelle qui a sorti l'idée de raconter quelque

chose avec un accent allemand. Oui, on s'est mis à parler comme ça. C'était un accent assez peu authentique, mais on le maîtrisait, et de se parler l'un l'autre avec, ça nous faisait rire. O.K., on allait faire une histoire d'Allemands de films de guerre, on allait parler comme ça. Mais on ne savait trop quoi raconter, alors je suis allé chercher un coussin dans le coin du canapé, je l'ai déposé sur le sol au pied du mur tout près de la table où on travaillait et je me suis renversé tout l'Mailloux dessus en équilibre sur la tête le nombre de minutes qu'il fallait pour faire descendre les mots de l'histoire. Ouelle a dit que c'était niaiseux comme méthode. Peut-être que c'est niaiseux, j'ai répliqué, mais là on joue à faire une histoire alors j'appelle les mots comme si j'étais un écrivain qui se dispose comme ça pour les accueillir, ça n'a pas d'importance, il faut seulement se mettre en position instable pour que les mots on les entende mieux, et là on part et on fait l'histoire dans le même esprit mais à l'endroit. Mon ami m'a demandé d'où je sortais ça, en riant il me l'a demandé, mais il n'espérait pas de réponse. Il a répété que c'était niaiseux comme méthode. Oui, sans doute. N'empêche qu'après trois ou quatre minutes l'histoire s'est mise à débouler. Nous étions deux Allemands un peu dingues. En avion, des problèmes mécaniques avaient fait que nous nous étions écrasés sur le toit du gymnase où avait lieu le spectacle et nous étions sur la scène pour expliquer aux gens qu'il s'agissait d'un problème mineur et que l'interruption serait de



courte durée et que nous ne tarderions pas à repartir. Ça durait une quinzaine de minutes, le texte était un dialogue entre le pilote et le copilote qui racontaient l'affaire en détail, le but étant de parler avec l'accent, c'était burlesque. On saluait Hitler en se tapant dessus, on se coupait la parole, on avait la face beurrée de cambouis, on avait de grands foulards colorés, des bonnets de cuirette, des gants trop chic et des bottes en tuyaux. On portait des manteaux de Mailloux, Ouelle le pardessus gris du père dont les manches étaient roulées, Jacques un trench de mère beige à grosse ceinture et gros boutons sans rien à rouler. On a écrit l'histoire, on l'a répétée, on s'est costumés, on est sortis dans la rue pour s'exercer encore, parler avec l'accent, tester les costumes sur les passants. C'était la nuit et on n'a vu personne. Le lendemain il y avait une audition sur l'heure du midi pour les numéros de variétés et nos deux Allemands avaient d'affaire là. On a annoncé aux responsables du spectacle qu'on ne ferait plus partie de la troupe de gymnastes mais qu'on avait en contrepartie un numéro comique et qu'on désirait le leur montrer. Ç'a eu lieu dans une salle de classe, il y avait trois maîtresses et un homme prof, on a dû se déguiser devant eux, on a laissé faire le maquillage, ça s'est très bien passé. Mais le système pour nous faire descendre pendus par les pieds accrochés au plafond du gymnase au-dessus de la scène, ils l'ont trouvé compliqué et surtout dangereux. Les artistes, il fallait attendre son tour au sous-sol du gymnase, ont expliqué

les responsables, et ils ne nous programmeraient pas les Allemands en premier. Fallu trouver une solution de rechange pour l'aspect visuel du numéro. Ouelle avait un Cyr de dix pour ami, il était petit de taille et agile, il zozotait comme un singe. On lui a confié la tâche de faire voler l'avion des deux Allemands pour illustrer la catastrophe. L'avion en question était un jouet en plastique indestructible d'environ un mètre d'envergure par un mètre de long, il était formé de deux pièces, le fuselage rouge avait en son centre un trou où insérer l'aile toute jaune qu'on fixait en la forçant un peu, ce n'était pas très stable, mais ça allait. L'engin avait perdu son hélice, c'est dommage parce qu'elle était bleue, enfin. Après le numéro de claquettes d'une fille Potvin, Cyr est grimpé à l'armature en métal d'un panier de basketball repliée pour dégager toute la vue sur le théâtre. Les deux Allemands nous sommes allés prendre place derrière le rideau puis nous avons attendu. Ç'a été long parce que la directrice adjointe, il fallait l'attendre parce que le numéro des deux Allemands valait la peine, on nous a dit. On ne voyait pas Cyr à cause du rideau, on le supposait bien pendu, arrivant sans trop de mal à tenir l'avion sans le trop faire voir. Fallait qu'il soit capable, Cyr, de pitcher l'avion de toutes ses forces pour qu'il s'écrase sur le plancher de la scène derrière les deux Allemands au moment opportun. J'avais chaud du Jacques et Ouelle suait aussi, dans le gymnase en juin plein de monde, attendant derrière le rideau dans les

manteaux et les foulards, le visage parcouru de lignes noires, mal au ventre, hâte et peur. Une fois le rideau levé, on oublierait tout, le temps s'arrêterait, on se donnerait des claques mais on n'aurait pas mal, ce serait comme un sommeil, ce serait comme être mort, quand tout va tout seul mais nulle part parce que tout est fini. Mais on n'en savait rien encore.

Continue.